LA LUMIÈRE

N° 167 — 27 SEPTEMBRE 1894. — SOMMAIRE : AU SUJET DES PRÉDICTIONS (Lucie Grange). — VIEUX PAPIERS (Zrileus). — PHÉNOMÈNES DE LÉVITATION (Dr Gaston de Messimy). — REVUE DE LA PRESSE SUR SUJETS DIVERS (Lucie Grange).

AU SUJET DES PRÉDICTIONS

Quelques prophéties. — La mort de M. Carnot. — Assassinat prédit depuis six ans. — Lss témoins de cette prédiction. — La mort de Condorcet racontée par lui-même. — Comment mourra M. Casimir Périer. Tel est le long sous-titre du journal *La Patrie* du 1er septembre dernier.

Les amis de la *Lumière* qui habitent à l'étranger ou dans les campagnes de France, peuvent désirer savoir en quels termes on a parlé de nous. C'est à leur intention que nous allons nous livrer à ce compte-rendu spécial de divers articles inspirés du sujet ci-dessus indiqué.

Auguste Blosseville, de la *Patrie*, n'a écrit qu'après le « Journal des Débats ». Nous nous bornerons donc à citer celui-là, afin de ne point nous répéter. La note des *Débats* était fort convenable, indiquant même très gracieusement nos réunions du 27 de chaque mois.

Voici l'article de la *Patrie in extenso*, avec ses quelques erreurs :

« Notre confrère *Les Débats*, qui ne nous a jamais habitués aux plaisanteries, annonçait gravement, hier matin, que l'assassinat de M. Carnot avait été annoncé, prédit, raconté dans tous ses détails, il y a cinq ou six ans, par une spirite, Mme Lucie Grange, directrice du journal *La Lumière*, une revue mensuelle qui s'adonne aux révélations du « nouveau spiritualisme. »

Mme Lucie Grange, qui autrefois servit de secrétaire, ou de liseuse si l'on aime mieux, au maître journaliste Emile de Girardin, habite à Auteuil, boulevard Montmorency, 97.

Ce matin, nous étions chez elle, installé dans un élégant salon, décoré de portraits religieux. Dans un coin, un grand drapeau bleu, cravaté d'un ruban tricolore, attend l'heure d'entraîner à la conquête de nos pauvres intelligences les esprits qui, d'après Mme Lucie Grange, n'attendent que son signal.

Très complaisamment, Mme Lucie Grange nous confirme l'information donnée par notre confrère :

— Le douloureux événement du 24 juin est fait pour me donner confiance en moi-même, ce que j'ai vraiment trop peu, nous dit-elle. Il y a plus de six ans que j'en étais informée.

J'en vis clairement toute la scène après l'élection de M. Carnot à la présidence. Cela, un beau matin, comme dans un rayon de soleil pâle.

Cependant, nous étions en hiver et le jour était sombre. Je vaquais alors à certaines occupations du ménage, bien éveillée, bien consciente. Assurément, je ne pensais pas à M. Carnot. Je pensais au travail que je faisais et n'étais point préparée à causer avec les amis invisibles.

La vision

La vision fut toute spontanée.

J'ai vu M. Carnot en voiture, dans une foule animée comme pour une fête, et frappé mortellement. Il rendait le dernier soupir, tout blanchi de farine. Cette farine, énigmatique dans la circonstance, provoqua une question de mon esprit. Alors, à ma question fut répondu ou plutôt fut tracé le mot « boulanger ».

Cette scène effacée et revenue à ce que l'on

nomme si orgueilleusement la raison, alors que juste nous nous mettons à divaguer dans le dédale des arguments humains, je me dis : « La farine étant une chose de boulangerie, il y a à craindre que le président ne soit assassiné par un partisan de Boulanger. »

En ce temps, le boulangisme faisait fureur.

Aujourd'hui, que cette vision est devenue l'acte lugubre réel et que nous savons que l'assassin était un boulanger, nous voyons qu'au lieu de : « Tué par un partisan de Boulanger », il eût fallu dire : « Tué par un boulanger. »

Les témoins invoqués

Hier encore, continue Mme Lucie Grange, quelques amis m'ont rappelé diverses particularités sur le même sujet. L'un d'eux a trouvé, dans ses notes, qu'à notre soirée du 27 juin 1891 j'ai *vu* encore l'assassinat et affirmé ma conviction que le président de la République serait tué d'un coup de poignard et, de nouveau, le mot « boulanger » a fait son apparition.

Dans le courant des années 1893-1894, j'ai eu l'occasion de causer avec plusieurs de vos confrères, MM. Jules Bois, du *Gil Blas*, Austin de Croze, du même journal, Victor Revel, du *Matin*, Gaston Stiégler, de l'*Echo de Paris*, et bien d'autres, qui peuvent se rappeler de ce que je leur ai dit :

— Il ne faut pas croire, leur disais-je, que *je voie* toujours la vérité, tant s'en faut ! Par exemple, lorsque M. Carnot a été nommé président, j'avais *vu* qu'il était menacé et mourrait frappé, sans pouvoir finir tranquillement sa présidence. Je m'étais trompée ; combien j'en suis heureuse !

Alors que je tenais ces propos, l'assassin Caserio Santo achetait son poignard.

La mort de Condorcet

Nous insistons alors pour connaître les autres manifestations qui ont pu se produire à l'esprit de Mme Lucie Grange, depuis les évènements de Lyon :

— La première, nous dit-elle, est due à Condorcet qui, quelques jours après l'inauguration de la statue du quai de Conti, est venu me raconter sa mort.

Si vous le voulez, je vais vous répéter ce qu'il m'a déclaré :

« Dans la prison de Bourg-la-Reine, lorsque je « revins à moi (c'est Condorcet qui parle), je me « levai d'un bond, je regardai mes mains : on m'a- « vait volé la bague contenant du poison que je « portais toujours ! Aussi, je me suis empoisonné « d'intention ; j'ai désiré mourir, mais aucun moyen « n'a été mis à ma disposition pour me suicider « réellement.

« Je suis mort d'un spasme du cœur. »

Une prédiction

Mme Lucie Grange, qui avait prédit la mort de M. Carnot, devait très certainement pouvoir nous renseigner sur d'autres fins tout aussi intéressantes.

Curieusement, nous la questionnons :

— Comment finira M. Un tel ?

— Je ne provoque jamais les phénomènes, nous dit-elle ; je les attends.

— Mais, enfin, dites-moi, par exemple, comment mourra... M. Dupuy ?

— Il est déjà bien malade et il ne faut pas s'occuper de lui. Du reste, avec les nouvelles lois, il faut être prudent.

— Vous n'avez rien à craindre et dites-moi comment et quand M. Casimir-Perier....

— Je ne veux rien dire, répond gravement Mme Lucie Grange.

Puis elle ajoute :

Cependant, apprenez que la mort de M. Casimir-Périer sera douce, car il n'aura pas le temps de souffrir et mourra subitement....

. . . .

Souhaitons que ce soit le plus tard possible.

AUGUSTE BLOSSEVILLE.

L'article d'Auguste Blosseville eut dû s'arrêter à ces mots parfaitement exacts : « Je ne veux rien dire » Mais !...

Deux jours après cet article de la *Patrie*, la *Justice* parlait des mêmes faits, y mêlant les appréciations de Jules Bois, dans la série parue au Figaro : « Le culte de la Lumière. »

Article de la *Justice :*

Une voyante

Il ne s'agit pas de Bernadette de Lourdes, qui vit l'Immaculée-Conception dans une grotte des Pyrénées, ni de Mélanie de la Salette, qui vit, sur un pic des Alpes, une dame triste, aux paroles de courroux, annonçant la prochaine maladie des pommes de terre. Ma *Voyante* est Parisienne. Elle fut un brillant journaliste — nous sommes tous comme ça — à la *France*, de feu Emile de Girardin. Maintenant, elle habite la moderne Memphis — c'est le boulevard Montmorency, à Auteuil — où elle reçoit la visite des plus grands hommes de tous les temps. Bien entendu, c'est sous forme d'*esprits* que lesdits visiteurs se présentent. Ils se trouvent absolument chez eux dans le temple intime et recueilli ou pontifie — oh ! très discrètement — la prêtresse de la Lumière.

Car Mme Lucie Grange est prêtresse de la Lumière. « Je ne suis pas seulement Lucie Grange,

disait-elle récemment à Jules Bois, je suis le médium *Hab...*, diminutif de *Habimélah*, qui veut dire, selon le commentaire d'Hermès « Forces du père ». Hab lit dans la lumière.

Et il y a de bien étonnantes choses à voir dans la lumière. Pour peu qu'on ait l'œil exercé, on y contemple de merveilleux spectacles.

— « Après plusieurs jours d'entraînement, dit Mme Grange, je passe une nuit entière à parler ou à écrire. Je suis voyante à l'état conscient, sans être endormie par personne. C'est ainsi que j'ai obtenu la résurrection fluidique d'un papyrus égyptien. Salem-Hermès vient à moi : tantôt il fait passer sous mes yeux des images symboliques ; tantôt, il amène auprès de nous d'autres intelligences comme celles de Marcellus, de Miriam, de Saint-Michel, qui me révèlent d'éblouisssantes vérités. »

Or, ce ne sont pas seulement des choses du passé qui se déroulent ainsi, de nouveau vivantes, sous le regard aigu de la prêtresse Hab.. Elle plonge aussi dans l'avenir. Et, à mesure que les temps futurs développent devant elle leurs scénarios de drames et de comédies, leurs péripéties de joie et de larmes, elle les note, elle en prend la photographie instantanée. Plus tard, les événements viennent confirmer ses « visions » et c'est là, pour la prêtresse, une source de profonde ivresse spirituelle.

Dans le dernier numéro de la *Lumière*. — La Lumière, n'est pas seulement un monde surnaturel, une divinité, un objet de culte, c'est aussi une Revue périodique, — Mme Lucie Grange vient d'exposer comme quoi, il y a six ans, elle avait eu la claire vision de la mort tragique de M. Carnot.

Elle l'avait dit à l'époque, il y a des témoins. Le malheureux Président eût donc échappé au poignard de Caserio, s'il eût eu foi en la parole du médium Habimélah.

Donc, c'était il y a six ans, en pleine effervescence boulangiste, au moment où les duchesses et les plus « Croisées » des femmes de France étaient folles de l'homme à la barbe blonde, de son cheval noir et de Paulus à la face glabre et aristocratique comme les plus nobles lunes de l'armorial. Mme Lucie Grange vit M. Carnot « en voiture, au milieu d'une foule animée, et frappé mortellement. Il rendait le dernier soupir, tout blanchi de farine. » Qu'est-ce que pouvait bien signifier cette farine ? C'était un symbole, évidemment. Pendant que Mme Grange creusait sa tête de prêtresse et de médium pour y trouver une explication, une main mystérieuse traça devant elle ce mot très net : « Boulanger ». Il n'y avait plus de doute : M. Carnot tomberait, victime du général à la barbe d'or et au teint de rose, à moins qu'il ne fut frappé par un « boulangiste », ce qui revenait à peu près au même.

Le temps passe, et la vision se renouvelle. Mais, cette fois, il y a des détails complémentaires. Avec le mot « boulanger », madame Grange lit, bien dessinées, les deux initiales : *C. S.* Elle n'hésite pas et traduit les deux lettres par *Carnot Sadi*.

Ce n'était pas cela du tout. L'attentat de Lyon est venu éclabousser de feux sanglants et d'une terrifiante précision la confuse Lumière de Mme Grange. Les initiales *C. S.* signifiaient *Caserio Santo*, lequel était boulanger.

C'est complet, n'est-ce pas ?

Et il n'y a pas d'objections possibles. Les visions du médium Habimélah ont été consignées à leur dates, dans les procès-verbaux que rédigent, après leurs séances spirites du 27 de chaque mois, les fidèles qui fréquentent habituellement le temple du boulevard Montmorency.

***

De tels faits, il y a, semble-t-il, à tirer une conclusion pratique et qui s'impose.

A l'heure actuelle, les chefs d'Etat sont, de toutes parts, dans les transes. L'empereur Guillaume se garde ; le roi d'Italie, sur les instances de M. Crispi, s'est entouré d'une nombreuse troupe de défenseurs reconnaissables à un uniforme spécial. Pendant que M. Dupuy va de Vernet-les-Bains à Ille-sur-Têt, au milieu d'une princière escorte, M. Casimir-Périer, pour se rendre de l'Elysée à la gare, fait sabler les rues où il doit passer avec son cortège.

Les souverains ne pourraient-ils consulter Mme Lucie Grange ? Elle leur dirait s'ils ont quelque chose à craindre, où et à quelle date.

Ils sortiraient alors en toute sécurité et l'on économiserait des frais de sable et de police.

B. GUINAUDEAU.

Il va sans dire que nous n'avons pas à nous arrêter aux nuances de l'esprit profane parisien. Ces citations doivent rester sans commentaires de notre part, sinon il y aurait trop à reprendre.

Fanfulla, de Rome, a publié un article important sur la signora Grange et ses merveilleuses facultés. Faisant valoir la bonne renommée de nos écrits et la parfaite intégrité de notre caractère.

Des notes variées, toutes favorables quoique souvent entachées d'erreurs, ont paru dans diverses publications profanes. Cela ne prouve-t-il point qu'en effet le monde marche, et très vite, au but des connaissances spiritualistes.

Et qu'avons-nous voulu, mes guides et

moi, en nous mettant en cause, sinon affirmer la vérité pour affermir la foi ! Nous eussions pu être discrédités, conspués et honnis, car l'on ne brûle plus ; nous avons au contraire attiré la sympathie et la confiance, que Dieu en soit béni ! C'est en Son nom que le travail se fait.

Par exemple, chers amis de la *Lumière*, si en cet honneur, vous ne doublez pas et ne triplez pas vos offrandes aux pauvres, nous ne savons que devenir. Savez-vous ce que nous vaut la *célébrité* qui, soudain, a surgi sur nous ? Une abondance de sollicitations, et c'est tout. Naïvement, on nous dit que nous sommes comblés de tous les biens. Candides âmes ! ce genre de célébrité n'est pas productif. Cependant, nous voudrions bien vous donner quelques petites choses ; espérons. N'est-ce pas, amis de la Lumière, que vous m'enverrez votre obole pour le cas présent qui presse ? De tous côtés, il y a bien du malheur aujourd'hui, il y a des détresses navrantes surtout dans une classe de la Société que l'on ne voit point parce qu'on ne veut point la voir, c'est celle des victimes de leurs opinions, ce sont nos frères.

A la date où je termine cet article, 6 septembre, il arrive des journaux en masse qui ne peuvent nous laisser indifférents, quelle que soit notre stoïque philosophie. On a découvert une ou plusieurs devineresses — nous nous garderons de préciser et de nommer qui que ce soit — qui ont jeté dans l'air un cri prophétique anarchiste, du plus fâcheux effet sur l'esprit des gens sensés et prudents.

D'après ces prophéties, des bombes, plus terribles que tout ce que l'on a pu faire de terrible jusqu'ici, pourraient subir les commotions de la locomotion, les transbordements et les visites de douane, sans éclater et sans être vues.

MM. les journalistes qui mettent ensemble dans la même section et le même article, la directrice d'une publication spéciale à la recherche et à l'étude des faits psychiques et les fantaisistes de la divination à la recherche de l'argent des naïfs, ou des fumistes et alarmistes amateurs, ne font pas preuve d'un grand jugement : *De plus fort en plus fort*, semble être leur devise.

Nous et nos amis, nous ne visons pas aux effets abracadabrants sur le plan de la vaine et niaise curiosité. Nous appelons la vérité ; nous croyons que dans la lumière divine elle se trouve et nous en acceptons quelques preuves avec reconnaissance, pensant que le bien et le progrès humain en résulteront.

L'intention de la directrice de la *Lumière* est pure, simple et vraie. Le jour où il lui serait prouvé qu'elle a tort de se dévouer dans cet ordre d'idées illusoires et trompeuses, hardiment et franchement, en toute abnégation, elle le crierait sur les toits. Mais, jusqu'à présent, sa preuve n'existe que sur un seul point, qui serait cruel si elle n'avait l'âme bien trempée pour la lutte, c'est que son dévouement n'est nuisible qu'à son amour propre et à ses intérêts matériels. Pour néfaste dans le monde, elle n'y croit encore point, au contraire.

LUCIE GRANGE.

VIEUX PAPIERS

Il y a sur notre siècle des plaies bien attristantes ! Seuls, ceux qui vivent, par la pensée, dans quelque époque lointaine, ou se recueillent dans l'espérance d'une ère nouvelle, goûtent, dans l'éloignement des choses contemporaines, le calme et la tranquilité des consciences honnêtes. Une maladie mentale s'est emparée de nous : le cerveau de l'homme est construit pour la recherche des causes ; or, il en est une qui lui échappe toujours : il naît et meurt sans en connaître le pourquoi ; la vie n'indique ni sa cause ni son effet dans sa nature, et l'esprit qui s'en inquiète, c'est là le mal,

flotte indécis sur mille systèmes, résout toutes les certitudes en probabilités, et la philosophie, qui démolit orgueilleusement tout, regrette amèrement de ne pouvoir s'anéantir elle-même ; on voue au ridicule toute croyance qui dépasse la portée de notre cerveau ; puis un jour, enfin, on se plaint de ne pouvoir se trouver le simple, l'idiot, l'imbécile, la bonne bête qui croit à ses aspirations et se réjouit, dans la solitude de son cœur, de ce que la mort lui apportera, un jour, une vie meilleure.

Or, les hommes reçoivent de deux façons différentes l'impression de tristesses dont les imprègne la fréquentation de notre siècle : Les uns se disent : « Jouissons, le bonheur est limité à l'intervalle qui sépare le berceau de la tombe ; que tous nos instants soient heureux ; et, si la justice ou la vertu nous gênent, brisons les, afin qu'aucune entrave n'arrête nos élans ou n'assombrisse nos plaisirs. » Ceux là meurent à l'hôpital, de trente à quarante ans, ou deviennent membres du corps législatif.

D'autres, au milieu de la profonde tristesse qui les accable, se tiennent ce simple discours : « la vie n'ayant d'autre but que celui de supporter les intrigues de plusieurs milliers de coquins qui m'entourent, comme je ne puis supprimer les scélérats, supprimons-nous nous-mêmes ; la débauche étant un plaisir qui dégraderait ma pensée, je détruis celle-ci, pour qu'elle retourne au néant, pure de toute souillure. » C'est alors qu'apparaissent ces hommes invraisemblables qui, ne comprenant point ce que leur demande la destinée s'imaginent lui jeter le plus sanglant défi en s'effaçant devant elle ; un soir, lorsque la surexcitation a été plus forte, le dégoût plus amer et la désillusion plus profonde, on méprise jusqu'à sa vie, on la méprise jusqu'à lui jeter l'insulte de la mort.

C'est ainsi que disparaissait dernièrement de la scène du monde, un de mes amis d'enfance. Tout jeune, il puisa dans Shakespeare et dans Montaigne ses premières connaissances de la nature humaine. Je cherchai par la suite à modérer son scepticisme exagéré par des livres qui pouvaient le réconcilier avec l'humanité ; plus tard, il prétendit surprendre, dans l'honnête et le bien, des marques manifestes de corruption; tout alors lui devint odieux ; le mal du siècle gagna de plus en plus son âme, au fur et à mesure qu'il en pénétrait les misères. Lorsqu'un jour, curieux de connaître à fond toute cette pourriture, il voulut en presser une plaie, une quantité énorme de pus lui sauta au visage ; le mal fut dès lors sans remède. Le poison fut absorbé et ses yeux se fermèrent à la lumière.

Sa mort m'a rappelé qu'un jour, dans une Société pour l'étude des sciences morales, dont cet ami et moi nous faisions partie, je tentai de consoler cette âme d'abandonné par un discours sur les véritables causes du bonheur. J'étais bien jeune lorsque j'écrivis ces lignes ; depuis, le mal du siècle, moi aussi, m'empêche de penser et d'aimer comme alors ; mais en relisant, l'autre jour, ces « *vieux papiers* », comme j'apprenais la mort de mon jeune ami, j'ai senti une douce émotion me pénétrer dans l'âme. Si ma vie n'avait à cette époque que l'aspiration de faire du bien aux hommes, depuis j'ai compris toute l'inefficacité d'une telle visée ; mais j'éprouve toujours une sorte de charme, au souvenir de tout ce qui me rappelle ces années de jeunes et nobles aberrations.

Vous plairait-il vous même de lire l'analyse de ce « *vieux papier* ». Il y a là une vérité qui m'a bien souvent soutenu dans la mauvaise fortune, et je l'ai exprimée alors sous une forme bien juvénile, pleine d'une conviction qui m'échappe souvent et que je ne puis resaisir qu'en causant avec mes amis.

Il est bien entendu que je vous ferai grâce des longueurs. Ma copie ne sera même pas fidèle au texte ; je transcris en démarquant.

*
* *

L'homme à la recherche du bonheur interroge d'abord sa nature. — Tous, vous vous êtes demandé un jour ce que s'était que l'homme. Vous avez remarqué que l'homme n'était qu'un condamné jeté dans ce monde comme dans un lieu d'exil : il naît de la souffrance et débute dans la vie

par des pleurs : un instinct lui fait pressentir les peines de la vie et il y entre en entonnant le chant de la misère. En sortant des langes de son berceau, il lui faut souvent se revêtir d'un linceul ; son premier pas dans la vie heurte quelquefois la tombe et son premier soupir ne précède souvent que d'un instant le râle de son agonie.

Je suppose cependant que tous les hasards de la fortune lui soient accordés ; je suppose, qu'élancé dans cette carrière qui le charme, il n'y rencontre ni obstacles ni difficultés, que tout favorise ses vœux. Quel usage fait-il de la vie ? Infortuné, il ne grandit que sur les débris de son innocence ; toutes les passions lui servent comme d'échaffaudage pour satisfaire ses ambitions ; de nouveaux désirs viennent sans cesse l'agiter ; ses besoins se multiplient ; aujourd'hui il est fier des applaudissements de quelques amis, demain ceux de tout un peuple ne lui suffiront pas. Saisira-t-il jamais ce fantôme qui fuit devant lui ; ne succombera-t-il pas dans cette course rapide ? Peut-il seulement se flatter que son nom lui survivra ? Allez donc interroger tant d'hommes qui ont connu la gloire. Qu'ont-ils laissés après eux, pas même un souvenir.

Après avoir interrogé notre propre nature, nous interrogeons le monde, c'est-à-dire cette société pleine de malignité, corruptrice, perverse, dans laquelle tant d'hommes s'imaginent trouver le bonheur. — Qu'avez-vous vu dans le monde : un réceptacle où les passions les plus honteuses étaient tolérées ; l'ambition y est couronnée, la justice méconnue ; la violence est devenue le principe des lois, l'amitié le masque de l'intérêt ; le riche insulte le pauvre, et le pauvre drapé dans ses haillons jette sur l'opulence un regard d'envie et de haine ; la société sommeille dans l'erreur ; on ne parle de Dieu que pour le blasphémer. — Mais, il tomberont ces impies, ils tomberont comme tant d'autres qui sont venus briser l'orgueil de leur front contre l'épouse immortelle de Dieu, contre la Vérité..,

... Où donc est le bonheur ?

Et d'abord, dites-moi, est-il juste de prétendre que celui qui n'a pas ce qu'il veut est heureux ? — Assurément non.

Cette vérité admise, il faut reconnaître également que l'homme qui ne veut que des choses matérielles, changeantes, périssables est encore malheureux, car la durée de ces choses est courte et le plaisir qu'elles donnent les suit dans leur néant.... et même la crainte de les perdre, sentiment inévitable qui toujours les accompagne, ajoute encore aux maux de celui qui le possède....

Voici donc deux classes d'hommes retranchés du nombre des heureux. – Mais, qui donc est heureux ? Celui qui possède l'objet des ses désirs, si toutefois cet objet est un bien ; car, si c'est un mal, il a beau le vouloir et le posséder, il doit nécessairement souffrir....

A tout être a été assignée une vie conforme à sa nature.... L'homme a eu en partage le bien.... Seul le bien peut satisfaire ses désirs et lui donner la félicité. Or le bien vers lequel nous devons tendre, c'est l'Etre suprême et celui qui le possède, possède le bonheur. — Posséder l'Etre suprême, c'est posséder le bonheur ; car il n'y a qu'en lui que le cœur peut aimer tel qu'il a été créé pour aimer ; et, posséder l'Etre suprême, c'est posséder son amitié, en se conformant à ses desseins. Or, on ne se conforme aux desseins de l'Etre suprême que par la vertu ; donc la vertu seule rend heureux.

***

C'est là, en substance, le langage que, tout jeune, je tenais à un ami pour consoler sa tristesse. Quel fut l'effet de ce raisonnement ? Je l'ignore. Peut-être ne lui apprit-il qu'avec un peu de reflexion, on pouvait consciencieusement se tromper et se rendre soi-même sa dupe. – Dans bien des cas nous ne sommes pas autre chose et combien d'hommes, n'ont pas à ce reprocher d'avoir, envers eux-mêmes, manqué quelquefois d'honnêteté. — Sans doute, qu'aujourd'hui, si je rencontrais un malade de la sorte qu'était mon ami, ma façon d'agir serait toute autre. Je lui recommenderais fortement l'hydrothérapie, tout en sachant cependant que les meilleurs remèdes ne peuvent rien contre le mal dont souffrent certaines âmes;

car, en morale, j'estime que la médecine n'est qu'une vulgaire semelle de liége, utile tout au plus à mettre dans une chaussure lorsqu'il s'agit de protéger un pied blessé. Mais il est mort, l'ami qui autrefois se promenait avec moi, le soir, à l'extrémité des Laurentides. Son âme nous a quittés. Peut-elle encore m'entendre ?... Je t'évoque ici, chère ombre, comme toi-même, tu évoquas un jour l'ombre de ton père ; tu sais maintenant que le bonheur suprême de l'homme n'est pas dans les choses extérieures que nous appelons les biens de la fortune, ni dans les biens du corps, ni dans les biens de l'âme qui appartiennent à la partie sensitive, ni dans les actes des vertus morales, ni dans les actes de l'intelligence qui se terminent à l'action, tels que les arts ; où donc est-il le bonheur, mon ami. Si maintenant, dans les sphères où tu erres, tu le cherches encore, crois moi, tu ne le trouveras que dans la contemplation et dans l'amour de la Vérité. Oui, c'est là notre opération propre ; elle ne se rapporte à rien comme à sa fin, puisqu'on la recherche pour elle-même ; de plus, elle établit entre nous et les intelligences plus élevées une sorte de ressemblance ; elle crée entre eux et nous, une union au moyen de la connaissance plus ou moins complète que nous avons de cette même Vérité. C'est encore pour cette opération que l'homme se suffit davantage à lui-même, et, enfin, toutes les autres opérations semblent se terminer à celle-là comme à leur fin. Et, en effet, tu ne dois pas ignorer que la première chose indispensable pour que la contemplation soit parfaite, c'est la santé du corps et tous les produits artificiels de la vie ont pour but de l'entretenir. Le calme des passions n'est pas même nécessaire et l'on parvient à l'établir au moyen des vertus morales et de la prudence.

C'est dans l'amour de cette Sagesse que tu trouveras le repos. Puisse-t-elle, elle aussi, te regarder d'un œil de bonté et puiser pour toi, au fond de sa miséricorde, l'oubli de sa justice.

ZRILEUS.

PHÉNOMÈNES DE LÉVITATION

Parmi les étranges phénomènes psychiques ou spirites, dignes, au plus haut degré, de fixer notre attention, et de servir de but à nos patientes investigations, nous devons placer, en premier lieu, les faits dits *lévitations*, soit qu'il s'agit d'objets matériels, tels que tables, chaises, tabourets, etc.., enlevés de terre sans l'attouchement de personne, soit qu'il s'agit de corps humains enlevés et *flottant*, pour ainsi dire, dans l'air. Il n'est pas rare de voir se produire le premier ordre de ces phénomènes, dans le cours de certaines séances de spiritisme, quand toutes les conditions sérieuses, requises à cet effet, sont strictement remplies, et que, par suite, tout soupçon de fraude devient impossible.

Nous citerons maintenant quelques exemples de ces faits, que nous avons choisi parmi les plus remarquables.

Le Dr William Crookes, physicien et chimiste des plus distingués, Membre de la société royale de Londres, après s'être montré, de prime abord, absolument réfractaire aux phénomènes spirites qu'il traitait de jongleries (comme la plupart, du reste, de ses savants confrères), sentit bientôt sa conviction si ébranlée par la quantité de témoignages, recueillis, par lui, pendant plusieurs années, (1) qu'il est devenu l'un des adeptes les plus convaincus de la science psychique ou spirite.

« En cinq occasions différentes, écrit-il

(1) Les travaux consciencieux et les très curieuses expériences de cet illustre savant ont été publiés soit dans diverses revues scientifiques, telle que le « *Quarterly journal of science* », soit dans des ouvrages : *Recherches expérimentales sur le spiritisme*. — *De la force psychique*. etc.., etc.

dans l'un de ses ouvrages, (1) une lourde table de salle à manger s'éleva de quelques pouces à un pied et demi au dessus du parquet, et dans des conditions spéciales qui rendaient la fraude impossible.

Dans une autre circonstance, une table pesante s'éleva au dessus du plancher, en pleine lumière, pendant que je tenais les pieds et les mains du medium.

Une autre fois, la table s'éleva du sol, non seulement sans que personne la touchât, mais encore dans des conditions que j'avais arrangées à l'avance, de manière à mettre hors de doute la preuve de ce fait. »

Le témoignage que nous venons d'évoquer est d'autant plus précieux qu'il émane d'un homme bien connu dans le monde savant par ses merveilleuses découvertes et par son talent hors ligne d'expérimentateur. Docile aux indications de la logique et du bon sens, il s'était dit que tout merveilleux qu'ils fussent, les faits observés par une multitude de personnes honorables et instruites, méritaient d'être étudiés et discutés avec soin, au lieu de les rejeter, avec dédain, dans le domaine des chimères ou des sornettes d'antan, comme l'ont fait, et le font, hélas ! encore, tant de soi disant savants.... officiels, tous appelés, cependant, à se convertir, tôt ou tard (bon gré ou malgré), *à nos idées*.

Outre une commission désignée par la Société royale elle-même, le Dr Crookes s'était adjoint les savants : Lord Lindsay, lord Dunraven et le mathématicien Capitaine Wynne. Il inaugura, dans son laboratoire, grâce au concours de deux ou trois excellents médiums, une série de séances quotidiennes, dont les résultats vraiment extraordinaires, étaient soigneusement relevés et contresignés (après chaque séance), par les doctes assistants. Des phénomènes spirites, de tous genres, se produisirent, y compris certaines apparitions de spectres, *venus de bien loin !* sans doute, pour saluer et encourager, dans leurs recherches, la docte compagnie, dont quelques membres, pourtant, ne purent — « ô faibles mortels ! » — se défendre d'une certaine stupeur. Et ce ne fut, aussi, sans un profond étonnement, qu'ils virent l'aiguille d'un dynamomètre de précision (dont le mécanisme n'était connu que des expérimentateurs), tourner d'elle-même sur le cadran, et accuser une pression de plusieurs centaines de kilogrammes, pendant qu'une tempête de petits coups secs se déchaînait contre les parois et les meubles du laboratoire, voire même sur les doigts des assistants. Et pourtant les médiums étaient solidement attachés sur leur chaise, les nœuds de la corde fixés avec de la cire ; ou bien leurs pieds et leurs mains étaient tenus par les expérimentateurs eux-mêmes, à distance des objets qui étaient censés subir l'influence de leur pouvoir occulte. Toutes les précautions étaient prises pour qu'il ne put y avoir de contact physique entre eux et les meubles, sur lesquels ils devaient agir. C'est dans de pareilles conditions, qu'on vit des médiums âgés de sept à huit ans, se soulever jusqu'à la hauteur de 2 ou 3 mètres, et se balancer ainsi en l'air durant quelques minutes. « Je vis une fois, raconte le Dr Crookes, une chaise sur laquelle une dame était assise s'élever à plusieurs pouces du sol ; dans une autre occasion, pour éviter tout soupçon, cette dame s'agenouilla sur la chaise, de façon que ses quatre pieds soient complètement visibles ; alors cette chaise s'éleva à environ trois pouces, demeura suspendue à peu près pendant dix secondes et redescendit lentement. Une autre fois, en plein jour, deux enfants s'élevèrent du sol, avec leurs chaises, sous les conditions, pour moi, les plus satisfaisantes, car j'étais agenouillé, regardant avec la plus grande attention les pieds de la chaise, observant que personne n'y puisse toucher.

Les cas d'enlèvement les plus frappants qu'il m'ait été donné de voir ont été ceux de M. Home. Dans trois circonstances, je l'ai vu complètement s'élever du plancher de l'appartement. La première fois, il était assis sur une chaise longue ; la seconde, il était assis sur sa chaise, et la troisième, il était debout. A chaque occasion, j'eus toute

(1) *Recherches sur les phénomènes du spiritualisme*, page 155.

la latitude possible d'observer le fait au moment où il se produisait.

Et le Dr Crookes continue dans ces termes : « Il y a au moins cent cas bien constatés d'enlèvement de M. Home qui se sont produits en présence d'une grande quantité de personnes, et je l'ai entendu attester par des témoins irrécusables : (le comte de Dunraven, lord Lindsay, et le capitaine C. Wynne, qui m'ont raconté les moindres détails des manifestations dont ils ont été témoins.) »

Cet étrange phénomène qui nous rappelle les sortilèges de Simon le magicien, a été reproduit par le fameux médium Home, non seulement à Londres, en présence du Dr Crookes, mais également à Paris, à la cour de Napoléon III, et plus tard à Florence. Aussi, partageons-nous complètement l'opinion du célèbre Docteur quand il dit, en matière de conclusion : « Rejeter l'évidence de ces manifestations équivaut à rejeter tout témoignage humain quel qu'il soit, car il n'est pas de fait dans l'histoire sacrée ou profane qui s'appuie sur des preuves plus imposantes. »

Voulez-vous, maintenant, savoir les impressions de M. Home, lisez ce qu'il a écrit à ce sujet : « Durant ces élévations ou lévitations, je n'éprouve rien de particulier en moi, excepté cette sensation ordinaire dont je renvoie la cause à une grande abondance d'électricité dans mes pieds ; je ne sens aucune main me supporter... Je suis en général soulevé perpendiculairement, mes bras raides et relevés par dessus ma tête, comme s'ils voulaient saisir l'être invisible qui me lève doucement du sol. Quand j'atteins le plafond, mes pieds sont amenés au niveau de ma tète et je me trouve comme dans une position de repos. J'ai demeuré ainsi souvent suspendu pendant quatre ou cinq minutes. Une seule fois mon ascension se fit en plein jour, c'était en Amérique. J'ai été soulevé dans un appartement à Londres, Stoane Street, où brillaient quatre becs de gaz... »

Avant de continuer la relation de divers cas de lévitation de corps humains, nous ne croyons pas devoir passer sous silence un fait très interessant de soulèvement ou de *lévitation* de table, qui s'est passé à Milan, au mois d'octobre 1893, lors des expériences faites, en présence de savants français, russes et italiens, avec le concours du fameux médium Mme Eusapia Paladino et dont le compte rendu, signé par tous les doctes assistants, a été publié dans le n° 149 de la *Lumière*, extrait des « Annales des Sciences psychiques. »

Nous en extraions le passage suivant que nos lecteurs peuvent considérer, avec nous, comme un très bon témoignage de plus en faveur des étranges phénomènes que nous étudions :

« Il était naturel de conclure que si la table, à apparente contradiction avec les lois de la gravité, peut s'élever d'un côté, elle pourrait aussi se soulever entièrement; ce phénomène est justement l'un des plus fréquents avec Eusapia, il se prête à un examen satisfaisant, comme le démontre l'expérience, vu que le médium est toujours assis de la manière la moins favorable au soulèvement. La table, généralement, se souleva avec les quatre pieds en l'air, horizontalement, comme si elle se balançait sur une surface liquide, à la hauteur, ordinairement, de 0m 10 à 0m 20, exceptionnellement, 0m 60 et 0m 70, puis elle retomba lentement sur ses quatre pieds ; quelquefois aussi, elle resta suspendue en l'air quelques secondes, et fit des mouvements ondulatoires pendant lesquels on put facilement examiner la position de ses pieds en dessous, tandis que la main du médium, s'élevait au dessus, ainsi que celles de ses voisins. Pendant l'expérience le visage du médium se défait, ses mains se contractent, elle gémit et semble souffrir ; généralement cela a lieu avant qu'un phénomène se produise

Pour mieux observer ce fait nous nous éloignâmes peu à peu de la table, y laissant une seule personne avec le médium ; cette personne plaça un pied sur les deux pieds d'Eusapia, et l'une de ses mains sur son genou ; avec l'autre main, elle tenait la main gauche du médium, dont la main droite était placée sur la table pendant le soulèvement.

Pendant les quelques secondes que dura ce soulèvement, nous obtinmes plusieurs

photographies du phénomène, chose qui jusqu'à présent, ne fut jamais faite. Trois appareils photographiques agissaient en même temps en différents points de la chambre, et nous obtînmes ainsi 21 photographies, dont quelques unes sont excellentes. Le professeur Lombroso et le docteur Richet tenaient chacun une main du médium, tandis que la table s'élevait... »

Etaient présents à cette mémorable séance et en ont signé le compte-rendu :

MM. Alexandre Aksakof, Directeur du journal *Psychiche Studien*, à Leipzig, Conseiller d'état de S. M. l'Empereur de Russie.

Giovanni Schiapparelli, Directeur de l'Observatoire astronomique de Milan.

Car du Prel, docteur de philosophie à Monaco (Bavière).

Angelo Brofferio, professeur de philosophie, Giuseppe Gerosa, professeur de physique, à l'Ecole supérieure d'agriculture de Portici.

G. B. Ermacora, docteur en physique.

Georges Finzi, docteur en physique.

Charles Richet, professeur à la Faculté de médecine de Paris, Directeur de *la Revue scientifique*.

Charles Lombroso, professeur à la Faculté de médecine de Turin.

En présence de tels témoignages d'hommes aussi savants, pouvons-nous ne pas nous incliner ?

La nature même de l'homme lui apprend, en effet, à accorder confiance aux affirmations d'autrui, lorsqu'elles sont revêtues de deux conditions essentielles : le savoir et la véracité. « *Quod alicui non credatur, aut quia est vel reputatur ignorans, aut quia est reputatur mendax*, a dit Saint Thomas (*in lib. divinis nominibus cap. 1, lect.* 1.), et il a parfaitement raison.

Or, si nous reconnaissons que les témoins qui déposent en faveur de la réalité des phénomènes spirites que nous venons de relater, ne sont *ni trompeurs, ni trompés* (et ils ne le sont, Dieu merci, ni les uns ni les autres ;) ou en d'autres termes, si par leur nombre, par leur connaissance certaine des faits, par leur compétence intellectuelle, par leur sincérité indeniable, ils offrent les garanties qui engendrent la conviction, il ne subsistera rien du système *insensé* des incrédules, des sceptiques et des négateurs *a priori*, jusqu'à ce que ces derniers, touchés, à leur tour, d'un rayon de la *divine Lumière*, qui doit, un jour, chasser les ténèbres de notre humanité, ouvrent tout-à-fait, « pauvres égarés », leurs yeux à la VÉRITÉ.

(*A suivre.*)

Dr GASTON DE MESSIMY.

Puéchabon (Hérault), 11 août, 1891.

REVUE DE LA PRESSE SUR SUJETS DIVERS

Les pressentiments

On se souvient de l'épouvantable drame de la rue Etienne Marcel, à Paris. Mlle Louise Andrieu, âgée de 27 ans, gérante d'un magasin de parfumerie, a été assassinée le 8 mai dernier, par un jeune homme de 18 ans, paraît-il, désireux de s'approprier le contenu de la caisse. A ce sujet, le journal l' « Eclair », dans son numéro du 13 mai, publiait l'entrefilet suivant :

«.... Il a été établi à l'instruction, par les témoignages de M. et Mme Grosbois, des amis de la victime, que depuis quelques jours Mlle Andrieu paraissait nerveuse, inquiète, tourmentée par une vague angoisse. Mardi soir, vers sept heures, Mme Grosbois était avec elle dans la boutique de parfumerie ; elle venait de faire au Louvre, quelques emplettes pour Mlle Andrieu. Au moment de la quitter, Mme Grosbois fut très surprise de lui entendre dire : « Je vous en prie, ne me quittez pas encore, je suis triste, toute la journée j'ai pleuré, et j'ai ce

soir de sinistres pressentiments ! » Mme Grosbois rassura de son mieux son amie, en lui disant qu'elle ne pouvait rester plus longtemps ; son mari l'attendait. Bientôt elle quitta Mlle Louise. Une heure après, celle ci était assassinée.

Y a-t-il là simple coïncidence, rencontre fortuite de deux faits n'ayant aucun rapport entre eux, ou bien peut-on considérer cet état d'âme particulier de la personne, menacée à son insu, du couteau meurtrier, comme ayant une cause réelle, évidente, convexe au crime prémédité? Cette dernière hypothèse nous parait être la vraie. Sans parler des grands inspirés de tous les temps, dont les révélations se sont accomplies, l'histoire rapporte une foule d'exemples de pressentiments que les événements ont justifiés.

(*Le Phare de Normandie.*)

« Un des grands cavaliers du premier empire, Chamorin, avait reçu, le 24 mars 1811, en Espagne, l'ordre de se mettre en route le lendemain matin avec le 26e dragons, qu'il commandait. Il venait d'être nommé général, mais sa nomination ne lui était encore pas parvenue. Lui aussi s'était trouvé à maint combat avant d'arriver aux grades supérieurs ; il avait eu bien des chevaux tués sous lui ; jamais cependant il n'avait pensé que sa mort fût prochaine. Par un bizarre caprice, il passa une partie de la nuit à s'occuper de l'avenir de sa famille et à écrire son testament. A la pointe du jour, en montant à cheval, il dit à M. de Saint-Avoye, adjudant-major, qui l'accompagnait : « J'ai rêvé que nous étions aux prises avec les Anglais, que je ne voulais pas me rendre et que j'étais tué » Ce rêve se réalisa de point en point et le pauvre Chamorin mourut de la façon qu'il avait prédite. Les Anglais, pleins d'admiration pour le courage extraordinaire qu'il avait montré avant de succomber sous le nombre, lui firent rendre les honneurs funèbres, comme s'il eût été un des leurs »

« Le général Girard, qui fut fait duc de Ligny avant de mourir, avait eu un pressentiment semblable la veille de la bataille de Ligny, à ce que nous apprend l'auteur des *Souvenirs d'un Combattant de Waterloo.*

« Qu'as-tu donc, Girard ? lui avait dit le prince Jérôme en lui voyant l'air préoccupé. — Rien, Monseigneur ; c'est singulier, j'ai l'idée que demain je serai tué. — Allons donc ! Combien as-tu de blessures ? — Douze, Monseigneur. - Eh bien, quand on a reçu douze blessures au service de la France, on est immortel. »

« Le lendemain, Girard se battait comme un lion, mais sa triste prédiction se réalisait ; criblé de blessures, il tomba et sa mort l'immortalisa. »

« Pendant la guerre de 1870-1871, il fut donné de relever des faits semblables ; certains officiers eurent également des pressentiments inexplicables, mais qui, exprimés devant des témoins dignes de foi et dont la véracité ne peut en aucune façon être mise en doute, se trouvèrent ensuite justifiés par l'événement. « Je serai tué demain ! disait le capitaine de Neverlée, dînant au Café Anglais avec quelques amis, dont le docteur Sarazin, la veille de la bataille de Champigny ; je serai tué demain ! Je choque mon verre avec les vôtres. — Bah ! quelle idée ! lui répondit-on.

« Le lendemain, dès le commencement de la bataille, on apportait à l'ambulance du docteur Sarazin le cadavre du pauvre Neverlée. Une balle lui avait traversé le corps, coupé l'aorte et brisé la colonne vertébrale. »

« Et que l'on ne vienne pas dire que ces choses ont été inventées à plaisir ou arrangées après coup. Leur exactitude, leur authenticité absolues ne peuvent être contestées ; elles sont relatées dans les livres les plus sérieux, écrits par des hommes qui ont été à la fois témoins et acteurs dans les événements qu'ils ont racontés, et qui avaient été assez fortement impressionnés par ces prédictions, si malheureusement réalisées, pour ne pas vouloir les laisser tomber dans l'oubli.

« Maintenant, quelle explication donner à cette sorte de seconde vue, qui semble véritablement tenir du surnaturel ? Est-elle même susceptible d'une explication ? Je me borne, quant à moi, à enregistrer ces singu-

larités : les expliquera qui voudra.... ou qui pourra. »

Joseph TURQUAN.

Le Figaro, 19 mai 1894.

Charlotte-Amélie, fille du landgrave Charles de Hesse-Rheinfels, et femme du fameux François Ragoczy de Transylvanie, se trouvant à Varsovie pendant les premières années du dix-huitième siècle, rêva une fois qu'un étranger venait à elle, dans une petite chambre qu'elle n'avait jamais vue. Cet étranger lui apportait une coupe et lui disait de boire ; elle s'y refusait, objectant qu'elle n'avait pas soif, mais l'étranger insistait ; c'était, disait-il, la dernière fois de sa vie qu'elle boirait. La princesse se réveilla alors, mais la figure de l'inconnu, ainsi que l'image de la chambre, restèrent gravées dans sa mémoire en traits ineffaçables, et souvent elle raconta, soit à ses gens, soit à d'autres personnes, ce pressentiment de mort qui ne la quitta plus désormais.

En octobre 1721, elle vint à Paris et descendit dans un hôtel où, s'étant trouvée bien malade, elle fit appeler un médecin. A l'arrivée de ce dernier, le docteur Helvétius, elle le regarda avec stupéfaction, puis porta les yeux tout au tour d'elle dans l'appartement. Le comte Schlieben, qui était présent, lui demanda ce qui l'étonnait si fort « Monsieur Helvétius, dit-elle, est précisément l'homme que j'ai vu en rêve à Varsovie, et qui doit me donner à boire pour la dernière fois ; mais ajouta-t-elle en riant, ce n'est pas encore de cette maladie que je mourrai, car cette chambre n'est pas celle où je me trouvais dans ce rêve. »

Quelques mois plus tard, on lui loua un appartement dans un cloître, sans qu'elle l'eût vu auparavant. A peine avait-elle franchi le seuil de sa chambre, qu'elle dit à ses gens : « Je ne sortirai pas vivante d'ici, car c'est bien là la chambre que j'ai vue autrefois en rêve, en Pologne. » Cependant, quoique très corpulente, elle jouissait alors d'une parfaite santé.

Le 16 février 1722, elle se fit arracher une dent dont elle souffrait d'ailleurs assez légèrement. Il s'ensuivit un abcès insignifiant, puis la fièvre survint, alors on la saigna — et, à peine était-ce fait, qu'elle rendit l'âme, le 18 février 1722, d'une façon aussi imprévue pour elle que pour son entourage. Elle n'avait pas quitté sa chambre, et le docteur Helvétius, qui se trouvait à ses côtés, lui avait, en effet, donné à boire pour la dernière fois.

Traduit du *Neue Spiritualistische Blatter* par L. G. *du Spiritisme*.

Somnambules prophétesses

Tout le monde sait, qu'il y a des somnambules qui devinent les maladies que l'on a et les médicaments qui les font disparaître, mais ce que le monde ne sait peut-être pas, c'est qu'il y a aussi des somnambules qui devinent et prédisent l'avenir. Un gentilhomme du commencement du siècle dernier consulta une somnambule qui passait pour prophétesse, il voulait savoir d'elle sa destinée. Elle lui dit qu'il périrait par la mer. Or, le gentilhomme était marin et breton ; il se mit à rire et continua de plus belle à voyager sur mer. Chose singulière, avant la prédiction de la fameuse prophétesse, il avait essuyé quelques tempêtes assez bénignes, du reste, depuis la prédiction, la mer se montra constamment mignonne à son égard, pas la moindre houle. Y avait-il un ciel tout chargé de nuées orageuses et très peu rassurant au moment où il s'embarquait, tout de suite ces nuées menaçantes se dispersaient comme par enchantement, le ciel devenait pur et serein et la mer prenait l'aspect d'une glace parfaitement unie. Décidément la prophétesse somnambule jouait de malheur, la mer se faisait un malin plaisir de donner un démenti à sa prédiction. Un jour, que la mer s'était montrée plus charmante que jamais, le gentilhomme débarqua en France, et il fut emmené par des amis dans un château, où il fut fêté ; malheureusement, cet ami conspirait avec l'étranger contre le gouvernement du Régent, Philippe d'Orléans, et son château était le lieu où se réunissaient les conspirateurs. Il y avait à peine une semaine que le marin était dans ce château, lorsqu'un détachement de soldats, envoyés par le Régent, fondit à l'improviste sur le château et mit la main sur tous ceux qui s'y

trouvaient. Le marin, bien qu'innocent, fit partie de ce coup de filet ; se trouvant, quoique à son insu, mêlé à des conspirateurs, il fut considéré comme leur complice. En quarante-huit heures les conjurés furent interrogés, jugés et condamnés à la peine capitale. Chacun à son tour eut à courber la tête sous la hache ; quand ce fut le tour du marin d'appliquer son cou sur le billot, mû par je ne sais quel instinct de curiosité dont il ne se rendait pas bien compte, il demandait à celui qui levait la hache pour séparer sa tête du tronc quel était son nom : « Je m'appelle Lamer, » répondit celui-ci. La prédiction de la somnambule s'accomplissait, l'infortuné gentilhomme périssait par Lamer.

Une autre somnambule, qui passait également pour prophétesse, prédit à un autre gentilhomme qu'un lion serait la cause de sa mort. Des mois et des années s'écoulèrent depuis cette prédiction, et le gentilhomme n'avait pas rencontré de lion, pas même en peinture. Enfin, un jour, étant dans un château, il se trouva dans une pièce dont les murs étaient décorés de magnifiques tapisseries. Dans une de ces tapisseries se trouvait un lion énorme, dont la gueule toute grande ouverte laissait voir des dents terribles. Le gentilhomme contempla le fauve pendant quelque temps, puis il lui dit : « C'est toi sans doute qui doit me dévorer ? » Et, tout en riant, il feignit d'introduire sa main dans sa gueule et il l'appliqua brusquement sur la tapisserie. Malheureusement il y avait derrière la tapisserie la pointe d'un clou dont la tête était fixée dans le mur. Cette pointe, toute rouillée, pénétra dans le poignet, déchira une veine, et le gentilhomme perdit beaucoup de sang. Vainement il fut soigné par un chirurgien, le mal ne fit que s'aggraver ; il gagna le bras et, de proche en proche, il pénétra jusqu'au cœur. Le gentilhomme ne put en guérir et mourut. Conformément à la prédiction de la somnambule, un lion fut cause de sa mort. Donc, certains somnambules ont reçu le don de prophétie, don rare et divin que les événements se sont chargés de justifier ; donc, également, ce que la doctissime Faculté considère comme un état purement maladif est au contraire un avantage inappréciable qui vous permet de guérir les maladies et les infirmités humaines et de lire dans l'avenir.

Horace PELLETIER, *Chaine magnétique.*

Comment la Providence veille

Une anecdote

« ... Je veux vous dire une jolie histoire, qui me fut contée à Lyon, il y a quelques années. — Une fillette de la campagne arrive en ville par le chemin de fer, avec son panier et ses petits paquets, pour entrer en condition dans une famille respectable. Mais, à la gare, elle s'aperçoit avec terreur qu'elle a perdu l'adresse de la maison où elle était attendue. L'enfant est jeune, jolie et la voilà seule, sans argent, perdue dans cette grande cité, exposée à bien des périls. Que va-t-elle devenir ? Or, la petite a toujours eu une dévotion particulière à la Vierge. Là-haut, sur la colline, dominant cette ville dont elle a peur, elle voit se dresser la basilique de Notre-Dame de Fourvières. Elle passe le pont, gravit les pentes, va s'agenouiller devant la bonne Vierge, se recommande à elle dans une ardente prière ; puis, comme elle sort de l'église, un jeune homme vêtu de noir, dont la physionomie respire la bonté, s'avance vers elle, lui demande pourquoi elle a le front soucieux et les yeux rouges. A cet inconnu, qui lui inspire confiance, la jeune paysanne avoue la cause de son chagrin. « Allez donc, lui dit alors le jeune homme, chez M^me^ une telle, qui demeure en ville, à tel endroit. C'est ma mère. Vous lui direz simplement que c'est son fils qui vous envoie. Allez, vous serez bien reçue. » La fillette obéit, se rend à l'adresse indiquée, est d'abord introduite dans un salon où se trouve un portrait fort ressemblant de l'obligeant jeune homme. Puis une dame, âgée et en grand deuil, la rejoint et l'interroge. Mais, quand la jeune fille lui dit : « Je viens de la part de votre fils », la vieille dame pousse un cri de douleur : « Mon fils est mort !... Je le pleure depuis trois ans ! » Alors, la petite paysanne, éperdue et tremblante, raconte son aventure, sa prière à Notre-

Dame, sa rencontre et son entretien, sur le seuil de l'église, avec ce jeune homme, dont voici le portrait. — On devine le dénouement. Ce n'est pas comme une servante, c'est comme une fille d'adoption que la pauvre mère accueille cette pieuse enfant, à elle adressée par son fils qui est au ciel. »

Le Journal, raconté par François Coppée.

Preuves de la survivance par la photographie

Il n'est plus besoin aujourd'hui de se demander si la photographie spirite est possible. La chose a été jugée il y a trente ans déjà, et rien, en fait de phénomènes physiques, n'a fourni de preuves plus concluantes. N'y eût-il eu dès lors aucune nouvelle preuve, que le témoignage des hommes de science, des banquiers, des négociants, des avocats, des photographes et de bien d'autres, dans le procès Mumler, serait d'un poids absolument écrasant. Mais il y eut, depuis cette époque, une abondance de preuves, venant de différents côtés, démontrant et redémontrant que la photographie spirite est un fait et qu'elle a droit à être acceptée pour réelle. On peut lui faire opposition : c'est chose facile. On peut la tourner en ridicule : il n'y a pas là non plus de difficulté. Un homme peut se moquer de ce qu'il ne comprend pas, mais un ricanement ne prouve rien. J'en dirai autant de l'opposition sans preuve à l'appui, qu'elle soit faite par une personne isolée ou par des résolutions votées au sein d'une Société.

Des Américains distingués, dont les noms sont très connus dans ce pays, ont obtenu par la médiumnité de Mumler et dans les conditions les plus probantes, des photographies d'amis qu'ils ont reconnus. Je citerai entr'autres l'honorable Henry Wilson, à cette époque vice-président des Etats-Unis, le juge Edmonds et William Lloyd Garrison.

Comme spécimen intéressant des photographies spirites livrées par Mumler, je vous en montrerai une obtenue par l'honorable Moses A. Dow, ancien éditeur et propriétaire du *Wawerley Magazine* à Boston. Ce portrait fut parfaitement reconnu par M. Dow, pour celui d'une jeune dame aimable et accomplie qui avait été son aide comme éditeur. Avant d'aller poser pour ce portrait, M. Dow avait eu une séance avec une dame médium, et avait obtenu un message, censé venir de son aide-éditeur décédée, lui fixant le moment auquel il devrait se rendre chez Mumler pour ce portrait et lui annonçant qu'elle poserait avec un bouquet de lis sur la tête, qu'elle se tiendrait debout à côté de lui, avec la main sur son épaule, et qu'elle lui apporterait de fort belles fleurs. La photographie a perdu quelque peu de sa netteté, mais dans le négatif original le bouquet de lis blancs est très distinct et l'Esprit tient entre le pouce et l'index de la main gauche un bouton de roses moussues entr'ouvert, bouton exactement semblable à celui que M. Dow avait placé entre le pouce et l'index de sa main gauche, lorsqu'elle était couchée dans le cercueil, peu avant les funérailles.

Des preuves de même genre ont aussi été obtenues avec d'autres médiums par la photographie. M. Parkès recevait un jour la visite d'un ami qui lui avait promis de consacrer un après-midi à des expériences : mais, subitement atteint d'un malaise assez grave, il pensa qu'il y aurait là une cause d'insuccès et hésitait à poser. Sur les instances de sa femme, il se décida pourtant à tenter l'essai. Pendant que M. Parkès préparait une plaque avec le collodion, son ami s'était assis et se recueillait en vue de l'opération, lorsqu'il a tout-à-coup conscience de la présence d'une forme spirituelle qui lui fait affectueusement des passes sur la tête, jusqu'à ce qu'il soit complètement débarrassé de son indisposition. Lorsque la plaque eût été développée, il s'y trouva une forme féminine gracieuse, debout près de lui, la tête penchée de son côté, et, derrière elle — en dehors et au-dessus des épaules — on remarquait un sillon de lumière qui semblait représenter des ailes. Le *sitter* pensa que cette circonstance pouvait s'expliquer par le fait qu'il avait été porté, sous l'influence extrêmement douce et agréable de l'Esprit, à se répéter les paroles d'une hymne favorite, exprimant le bonheur qu'il y a « à songer que les bienheu-

reux anges étendent journellemeut sur nous leurs ailes resplendissantes. »

Les difficultés et les mécomptes contre lesquels on a à lutter dans la photographie de formes invisibles sont bien moindres lorsqu'il s'agit de photographier ce qu'on appelle les « formes matérialisées. » Plusieurs personnes ont obtenu dans ce genre d'excellents résultats. Des exemples, frappants entre tous, sont ceux cités par M. William Crookes, membre de la Société Royale, dans son important ouvrage : « Phénomène du Spiritualisme », concernant les photographies de l'Esprit Katie King, au moyen de la lumière électrique. Pour faire ces expériences, M. Crookes avait préparé cinq appareils complets de photographie, qu'il utilisa simultanément à chaque séance et avec lesquels il obtint quelques excellents négatifs. « Mais, – ajoute M. Crookes — la photographie est aussi impuissante à dépeindre la parfaite beauté du visage de Katie, que les mots le sont eux-mêmes à décrire le charme de ses manières. La photographie peut, il est vrai, donner un dessin de sa pose ; mais, comment pourrait-on reproduire la pureté brillante de son teint ou l'expression sans cesse changeante de ses traits si mobiles, tantôt voilés de tristresse lorsqu'elle racontait quelque amer évènement de sa vie passée, tantôt souriant lorsqu'elle avait réuni mes enfants autour d'elle et qu'elle les amusait en leur racontant des épisodes de ses aventures dans l'Inde ? »

Les fruits des investigations de M. Taylor sont une prophétie et une leçon – une prophétie en regard des temps futurs, où nous pourrons obtenir les photographies de nos amis qui ont passé dans l'au-delà, avec la coopération des Esprits disposés à nous venir en aide et qui trouveront les occasions et les moyens de le faire. Bien des choses étranges, qui, il y a cinquante ans, auraient paru tout aussi invraisemblables, se produisent fréquemment aujourd'hui. Les expériences de M. Taylor sont aussi une leçon à l'esprit matérialiste du siècle, leçon devant conduire à de vieilles vérités par de nouveaux sentiers. Toute opinion à laquelle un homme se rattache doit avoir sur sa vie une certaine influence et celui qui sait qu'il vivra encore après sa mort doit être poussé pour cette raison même à transformer son caractère.

Nous savons qu'il n'y a pas de mort ; que ce qu'on appelle ainsi est, en réalité, la naissance dans une sphère supérieure — ou dans un autre état d'existence — l'entrée dans une région plus sainte et plus heureuse, où nous serons appelés, pendant des siècles innombrables, à cultiver notre intelligence, à perfectionner notre caractère moral et à jouir dans la plénitude de nos moyens de tout ce qui est pur, bon, vrai et divin.

Traduit du *Light* par L. GARDY, de Genève 15 mai 1894.

Qu'est-ce que l'Electricité ?

Qu'est-ce que l'électricité ?

Des savants ont essayé de capter au passage ce fluide étrange et d'en fixer une image par la photographie. Comme une étincelle électrique de moyenne intensité dure 0,000,000,868 de seconde, on comprend qu'il n'était guère facile d'en obtenir une épreuve sur une plaque sensibilisée ! C'est pourtant ce qui fut fait par Thomson et Chaumantow, mais leurs travaux viennent d'être surpassés.

Un savant russe, précédé de l'approbation des savants étrangers, M. de Narkiewicz-Jodko, membre de l'Institut impérial de médecine de Saint-Pétersbourg, a quitté sa résidence de Nad-Niémen pour apporter à ses confrères de Paris une série de photographies doublement curieuses par les rapports profonds qu'elles démontrent entre l'électricité et notre organisme.

Considérant l'électricité comme la force vitale première, d'où découlent toutes les autres par transformations successives dans la nature, M. de Narkiewicz a pensé que l'homme, produit de cette nature et plongé dans cette atmosphère chargée d'électricité, devait y puiser la force ignorée qui le fait vivre.

Il a vu dans l'être une véritable pile électrique qui reste en contact avec le milieu ambiant par l'échange constant du fluide électrique, appelé par lui principe vital.

Réunis chez lui ces derniers soirs, des savants français, qui se sont spécialement occupé de ces études, ont examiné avec intérêt les photographies si curieuses que M. de Narkiewicz a faites des étincelles magnétiques obtenues à la surface du corps humain.

Ces épreuves affectent la forme d'une boule lumineuse, présentant plus ou moins d'irradiation et de fines arborescences suivant que le sujet est anémique, nerveux, sanguin ou de vigueur exceptionnelle.

Dans ce dernier cas, on assiste sur le cliché à une véritable explosion de molécules électriques. Une science nouvelle est née.

(*Petit Journal* du 13 avril 1894.)

Magie des Touareg

Recette de mauvaise magie au service des nations barbares ou civilisées, prise dans un article du *Figaro* sous la signature d'Emile Masqueray. Faire mourir son ennemi à distance.

Nous parlons en ce moment des Touareg.

« L'âme d'un vilain est comme la farine du Sorgho qui ne devient jamais tout à fait blanche ». Et, dans la caste des religieux et des savants qui lisent dans les livres arabes et connaissent les formules magiques, il y a les vilains de la magie, ceux qui opèrent en noir et jettent des victimes dans les noirs abimes.

Les initiés savent employer des formules qui changent les hommes en femmes ou font fuir des armées devant des lièvres. On les appelle tous, « les musulmans (*ines limen*). »

Il y en a un dans le pays du Ahenet qui se fait apporter un vase plein d'eau claire, et parle quelque temps au-dessus, jusqu'à ce que la surface en devienne luisante comme un miroir. Alors il appelle son ennemi, serait-il au bout de la terre, et ce dernier vient montrer son visage au fond du vase. Le musulman trouble l'eau du bout du doigt, et l'autre meurt dans l'année d'un mal inconnu.

Ceux là ne tirent jamais l'épée : Ils invoquent le « Grand Voyant ». A cause de leur sainteté reconnue ils sont laissés libres et en profitent pour bien des spéculations selon leurs meurs.

L'initié spécial du Ahenet, vulgaire sorcier diabolique, trouverait bien son maître en pays civilisé de France. Un verre d'eau à la *Lumière*, tout en restant limpide et qui refléterait une âme de mage noir serait surement un verre triomphateur de tel venin. Nous avons connu en cela défis et victoires. La victoire se continue en bloc sur tous les magiciens de damnation que nous avons le devoir de combattre. Quant aux consultations personnelles, nous n'en donnons point ; il faut s'en persuader une fois pour toutes. Aujourd'hui plus que jamais. Que l'on s'abonne, on deviendra fort ; il n'y a que cela à faire.

LUCIE GRANGE.

PHOTOGRAPHIES

Par suite d'un malentendu avec le photographe, nous n'avons pas de photographies de Lucie Grange format album. Elles sont toutes format salon ou format visite. Exception est faite pour les photographies en platine, qui sont le format visite collé sur un carton, très approchant du format album. En raison de ce malentendu et disposant en double du plus beau portrait, format salon, nous avons résolu d'en baisser le prix afin de le mettre à la portée de nos amis les plus nombreux. Le prix des divers modèles reste ainsi établi désormais : Portrait albumine salon, Lucie Grange, dernière pose du mois d'août 1894, prix réduit, 8 fr. — Platine, format spécial ci-dessus indiqué : 4 fr. 50.— Albumine visite : 2 fr. 25. Photographie d'Adolphe Grange, reproduction en platine : 4 fr. 50.

Tous ces modèles sont ressemblants. Celui de 8 fr. vaut beaucoup mieux, c'est presque notre prix coûtant.

Il nous reste quelques photographies anciennes de Lucie Grange, visite : 1 fr. 50.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

Pour l'œuvre de la « Lumière »

Liste du mois d'août 1894

Mme Aimée, 10 fr.

Pour le soulagement de la misère

Personne n'a répondu à notre demande.

Le Gérant, ALEXANDRE CHARLE.

Bourg. typ. et lith. E. BERTÉA, rue des Bons-Enfants, 17

LIRE CECI AVANT TOUT

Depuis que notre œuvre existe, nous nous y sommes attachés d'autant plus, qu'elle a été pour nous comme un enfant venu dans beaucoup de souffrances. Nous avons eu, dans nos épreuves, l'infinie consolation de quelques amitiés sincères. Nous avons dû aux dévouements affectueux la force, le courage et les moyens d'attendre les jours du succès. Et ce n'est qu'à partir de sa troisième apparition, en 1887, à cette date où les Bienheureux y coopéraient, que nous avons pu marcher d'améliorations en améliorations. Beau papier, bons rédacteurs et régularité de service, cela inspire confiance; aussi avons-nous conservé nos abonnés de la première heure, accompagnés de nouveaux assez nombreux.

Le malheur est que beaucoup ne sont pas riches.

Souvent nous nous sommes pressé le front pour en faire jaillir une pensée lumineuse pour la satisfaction de nos chers et fidèles lecteurs. Et voilà que cette pensée, soudain, a répandu son éclat sur le livre même des abonnements.

La *Lumière* ne coûtera rien cette année.

Entendons-nous.

On rentrera dans le déboursé de l'abonnement au moyen d'une prime.

Non seulement notre prime représentera le remboursement d'abonnement, mais, mieux que cela, elle lui sera supérieure de valeur.

Elle consistera en un portrait en peinture à l'huile fait par la maison Alexandre.

Le BON sera envoyé avec la quittance, aussitôt reçu le montant d'une année. Il sera seulement nécessaire de joindre au prix d'abonnement, le minime supplément de 15 centimes, représentant le timbre de correspondance, 25 centimes pour les pays étrangers, ceux où la prime pourra être envoyée sans difficultés.

Il peut arriver que des personnes ne soient point en possession d'une photographie et ne désirent pas en faire faire. Or, comme une photographie sera urgente pour l'obtention du portrait, ces personnes se trouveront forcément privées de leur prime artistique.

Nous n'avons point oublié ce cas et nous avons remédié à la chose.

Nous aurons le soin d'annoncer ici, ou par lettre particulière, par quoi nous remplacerons le portrait.

Cette prime artistique, basée sur un procédé nouveau, ne doit pas être confondue avec celles offertes par d'autres journaux, dont elle diffère complètement.

L'un de ses avantages est que la peinture — faite non pas sur la photographie envoyée mais sur un panneau de bois — est également accordée en dimension agrandie au moyen d'une opération photographique d'un prix minime. Le portrait, dont la peinture est toujours gratuite, a, dans ce cas, beaucoup plus d'importance et de valeur artistique, et la photographie, n'ayant servi que de modèle, est rendue intacte.

Il est utile d'ajouter que, contrairement à ce qui se pratique ailleurs, aucun cadre n'est obligatoire, ni envoyé d'office.

Ce BON représente une valeur réelle, dont il est tenu compte en cas de peinture plus importante, et donne droit à un véritable portrait de famille, d'une fidélité satisfaisante, attestée par de nombreux témoignages.

La *Lumière* envoie donc le BON, mais elle ne se charge plus de rien. Les rapports restent directs entre nos abonnés et la maison Alexandre qui a traité avec nous.

OCCASIONS DE LIVRES EN TOUS GENRES

Nous ne vendons point les hommages d'auteurs, qui restent précieusement dans notre bibliothèque.

Trente mille ans. La civilisation brahmanique comparée à la civilisation moderne, par de Campet de Saujon. Neuf. 1 vol. » 75

L'Ether et l'Atome ou l'Origine de l'univers et de la vie, par de Campet de Saujon. Neuf. 1 vol. 1 50

La Science de la main, art de reconnaître les tendances de l'intelligence d'après les formes de la main, par le capitaine S. d'Arpentigny. Neuf. 1 vol. de 3 fr. 2 »

Jésus de Nazareth, au point de vue historique, scientifique et social. Ouvrage de grande valeur, par Paul de Régla, orné d'un portrait de Jésus. Neuf. 1 vol. de 8 fr. 5 »

Unité de la Voix. Méthode synthétique du chant et de la parole, par le professeur F. Habay. — Préface et conseils d'hygiène thérapeutique, par Paul de Régla. Neuf. 1 vol. 206 p. 2 25

L'Evangile selon le spiritisme, par Allan Kardec. 1 vol. relié, en bon état, quelques pages un peu défraichies. 2 75

Nouvelle révélation. La Vie, par Charles Fauvety. Un peu défraichi, 1 vol de 3 fr. 50. 1 25

Vie de saint François d'Assises, par Paul Sabatier (mis à l'index) 1 vol. grand in-8 de 420 p. Neuf, feuilles coupées. 5 »

La Genèse, brochée, A K, usée. 1 »

L'or et la transmutation des métaux, par G. Théodore Tiffereau, l'alchimiste du XIXe siècle. Neuf. Au lieu de 5 fr. 3 »

Le magnétisme et ses phénomènes, par Willy Reichel. 1 vol. neuf, en allemand. » 50

Souvenirs du groupe Girondin. Dictées médiumiques, par L. Thibaud. 1 vol., neuf. » 75

Montmartre. Histoire simple, par Camille Chaigneau. 1 vol. neuf. Au lieu de 2 fr. 50. 1 10

Les femmes blondes. Brochée, in-8, usée, de 64 pages. » 30

De l'homme antédiluvien et de ses œuvres, par Boucher de Perthes. 1 vol., bon état, 103 p. » 60

Souvenirs personnels, par Henry d'Ideville. M. Beulé, avec autographe et portrait. Au lieu de 3 fr. » 60

Mystères des sciences occultes, par un initié. Un gros vol. neuf. Au lieu de 10 fr. 5 50

Le spiritisme et l'Église, par Jacques Tolérant. Taché d'encre. 1 25

Compteur de transposition musicale, sous forme de montre, mécanisme ingénieux. 1 50

Découverte de la polarité humaine, par le Dr Chazorain. » 50

Les Déesses mères. Mémoire lu au Congrès scientifique de France dans une séance d'Archéologie, par l'auteur Adolphe Grange. 1 »

PHOTOGRAPHIES

Lucie Grange, N° 1, format salon, albumine, pose de 1894............ 8 »
— N° 2, format spécial, rapprochant du format album, en platine (1894)............ 4 50
— N° 3, format visite, albumine (1894)............ 2 50
— N° 4, format visite, pose ancienne, albumine.......... 1 50

On recommande le modèle de 8 fr. C'est le meilleur

Adolphe Grange, reproduction en platine 4 50

SOUSCRIPTION PERMANENTE

Liste du mois de septembre 1894

Pour l'œuvre de la « Lumière »

Mme Bonne, 5 fr. — M. Clavel, 20 fr. — Mme Nancy Detrois, 2 fr. 50. — Un cœur reconnaissant, 1 fr. 75. — M. Bulano, 2 fr. — Mme Vernier, 3 fr. — Docteur Mircovitch, « *La Lumière* de Bulgarie », 25 fr.

Pour le soulagement de la misère

Mme Bonne, 1 fr. — Un cœur reconnaissant, 1 fr. 75. — M. Bulano, 1 fr. — Mme Vernier, 1 fr.